

Nicolas Richard : « Le traducteur qui jubile »



« Traduire est une activité chronophage. En trente ans, j'ai donné une version française à plus de 120 livres », confie Nicolas Richard.

ENTRETIEN Rencontre avec celui qui publie son quatrième roman et des traductions de Leonard Cohen et Allen Ginsberg.

PROPOS RECUEILLIS PAR
THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

TRADUCTEUR des grandes plumes de la littérature anglo-saxonne (Chandler, Richard Brautigan, Thomas Pynchon, Patti Smith), sans oublier celles de Woody Allen, Quentin Tarantino ou Bruce Springsteen, Nicolas Richard publie un nouveau roman, *La Chanteuse aux trois maris*. Un récit d'inspiration autobiographique, basé sur les souvenirs romancés de sa grand-mère. Dans un

maelstrom de folie qui nous mène depuis le début du XX^e siècle de Toulouse à Buenos Aires et à Montevideo en passant par l'Afrique, il y déploie, à travers la voix de son aieule, une galerie de personnages fantasques ou singuliers. Parmi eux, une chanteuse de music-hall, un illusionniste italien, un poète toxicomane, sans oublier l'arrière-grand-père de Nicolas Richard, le docteur Jean Lacroix, au destin tragique. Parallèlement, deux ouvrages traduits par Nicolas Richard seront publiés dans quelques jours : un roman inédit de Leonard Cohen

(*Un ballet de lépreux*, au Seuil) et le mythique *Kaddish* d'Allen Ginsberg, dans une édition bilingue (Christian Bourgois), après *Howl*, paru en 2022. Nous l'avons rencontré pour évoquer son approche de la traduction et son rapport aux écrivains qu'il aime ou admire.

LE FIGARO. – Votre nouveau roman, *La Chanteuse aux trois maris*, a connu une longue gestation, près de vingt ans. Vous êtes un auteur patient ?
Nicolas RICHARD. – Il fallait le temps de la macération, et le temps tout court. Traduire est une activité chronophage. En trente ans, j'ai donné une version française à plus de 120 livres. L'idée de ce roman particulier m'est venue justement en traduisant *Le Temps où nous chantions* de Richard Powers. Là, j'ai compris qu'on pouvait écrire un roman familial avec en toile de fond la musique. Ensuite, il a fallu trouver la forme.

Il semble que vous deviez beaucoup à Richard Powers...
Oui, c'est même lui qui m'a décidé à être traducteur professionnel, à temps plein. Je le tiens pour un génie, tout comme Thomas Pynchon, deux romanciers qui manient des flux radiés dont il faut entretenir l'éclat, comme je l'explique dans le livre sur la traduction *Par instants, le sol penche bizarrement* (R. Laffont, 2021).

Traduire Thomas Pynchon relève-t-il vraiment de l'épreuve ?
C'est pire que ça. J'ai traduit ses deux derniers romans parus, *Vice caché*, adapté au cinéma par Paul Thomas Anderson, et *Fonds perdus*. Eh bien, au bout du deuxième, j'étais au bord du burn-out. Son vaste projet littéraire est une entreprise de dingue. Pour moi, il reste un as du dialogue, un poète en prose, mais avec des poèmes qui s'étaient sur 400 pages. *Contre-jour*, traduit par Christophe Claro, est un livre indépassable.

LA CHANTEUSE AUX TROIS MARIS
De Nicolas Richard,
inculte,
284 p., 21,50 €.



Comment travaillez-vous ?
Je me lève très tôt le matin pour me mettre au travail, et quand je dis très tôt, c'est en général 5 heures, voire avant, et là, je me concentre sur la traduction pendant six ou sept heures d'affilée, je coupe toute relation avec l'extérieur. Et cette discipline s'accompagne d'une sorte de « bain culturel », de bain d'informations venant des États-Unis. Depuis l'arrivée de Trump sur la scène politique, je regarde chaque jour les informations sur la chaîne MSNBC. C'est à la fois fascinant et

addictif, au moment où la campagne présidentielle est lancée. Et c'est indispensable, tout comme la lecture et la connaissance de la Bible pour comprendre certaines choses.

Ça demande de l'entrain et de l'enthousiasme...
L'enthousiasme : oui, c'est même la première condition. Je suis assez sollicité, mais quand le livre proposé ne me plaît pas, je ne prends pas. Je peux donc me considérer comme un privilégié, qui peut même proposer certains titres que j'ai déjà lus dans l'original. J'ai ainsi pu faire connaître au public français Tom Drury, et l'extraordinaire *Marathon d'Honolulu* de Hunter S. Thompson, dont aucun éditeur français n'a voulu pendant vingt ans. Et, bien avant, alors que je vivais à New York, dans les années 1980, entre deux squats, je suis tombé sur la poésie de Brautigan, dont j'avais déjà lu tous les romans. Et là, j'ai ressenti une sorte d'urgence prosélytique à faire lire ses poèmes en français. Ainsi, en 1990, les Éditions de L'Incertain ont sorti *Tu es si belle qu'il se met à pleuvoir*, puis *Journal japonais*. C'étaient mes premières traductions publiées, avec Joe R. Lansdale et Stephen Dixon.

Cet enthousiasme peut-il mener à une forme de jubilation ?
Oui. L'enthousiasme ou l'emportement que j'éprouve à pratiquer la traduction, cette discipline qui combine plusieurs activités réjouissantes : lire, écrire, en apprendre un peu plus chaque jour. Par ailleurs, il arrive assez fréquemment que je sois obligé de m'improviser enquêteur. J'exerce un métier solitaire et pourtant je fais souvent appel à des personnes, de mon entourage ou lointaines. C'était même indispensable, aussi bien pour *Howl* que pour *Kaddish*. J'ai demandé de l'aide à des spécialistes, à des universitaires, pour m'éclairer sur tel ou tel vers énigmatique ou tel mot posant problème. Dans ce cas, il faut choisir, trouver une forme d'équilibre, en respectant la spontanéité du poème. Si on devait trouver une comparaison, je prendrais la démarche déboîtée de Charlie Chaplin...

Pourrait-on comparer le traducteur à un soliste qui déchiffre une partition pour l'interpréter à destination d'un non averti ?
Il y a un peu de ça. Oui, interpréter et surtout « déterritorialiser » un texte, tout en assumant la déperdition de sens, tout en limitant la casse, et se dire : « Voilà, je ne peux pas faire mieux. » ■